

FICHE 12

DIVERSITY



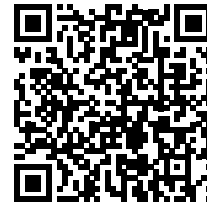
C'EST QUOI, UN PRIVILÈGE?

Selon Wikipédia, on définit le privilège comme un «avantage particulier considéré comme conférant un droit, une faveur à quelqu'un-e, à un groupe». Sur notre planète, il semblerait que les personnes qui détiennent cet avantage soient blanches de peau, de genre masculin, cisgenres (dont le genre correspond à celui assigné à la naissance), hétérosexuelles et valides. Elles constituent le groupe dit dominant, non en nombre mais en pouvoir.

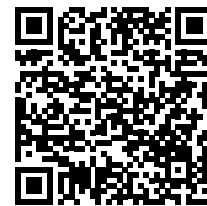
Mais comment est-ce possible, dans une société où les êtres humains sont censés, si on en croit la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme (à remplacer aujourd'hui par «humains», et vous comprendrez bientôt pourquoi), naître libres et égaux en dignité et en droit? Et bien, parce que cela fait belle lurette que nous vivons dans une société dite «patriarcale». Cela n'a certes pas toujours été le cas. Mais aujourd'hui la société semble dominée par le genre masculin. Ne nous dit-on pas depuis notre enfance que le masculin l'emporte sur le féminin? Ajoutez à cela une société occidentale régie par le capitalisme, et vous obtenez un monde dans lequel il est difficile de vivre avec dignité et confort si l'on ne correspond pas à la norme véhiculée par les médias, la publicité, et autres outils de ce paradigme.

Mais revenons à nos critères d'intégration: si une personne blanche, cisgenre, hétérosexuelle, valide, financièrement et socialement aisée naît avec un capital réussite maximal, les personnes qui ne répondent à aucun de ces critères risquent

Cette fiche renvoie à cet épisode du podcast



Toutes les ressources liées à la thématique sont disponibles dans ce tableau !



à l'inverse de rencontrer de nombreuses difficultés au cours de leur vie. Ainsi, une femme noire, transgenre et homosexuelle cumule ce que l'on pourrait appeler de nombreuses «tares sociales». On parle dans ce cas d'«intersectionnalité», une notion sociologique et politique qui désigne «la manière dont les différentes formes d'oppression comme le racisme, le sexisme, le classisme, le validisme, l'homophobie, la transphobie, et d'autres, s'articulent et se renforcent mutuellement. Ou encore, «la situation de personnes subissant simultanément plusieurs formes de stratification, domination ou de discrimination dans une société».

Comme nous l'avons vu dans la fiche 4 - Miroir, mon beau miroir, le «beauty privilege» est un biais humain qui veut que nous soyons plus avenant-es avec

des personnes considérées comme belles, attirantes. Il peut aussi donner lieu à des comportements et remarques racistes, comme le traditionnel «elle est belle pour une noire». Racisme qui peut même s'opérer au sein de minorités ethniques. Les personnes afro-descendantes auraient créé (inconsciemment ?) une hiérarchie au sein de leur communauté: plus leur peau est claire, plus elles sont valorisées. Les acteur·ices aux traits fins semblent également privilégié·es dans les castings des fictions audiovisuelles. En fait, le formatage semble toujours s'opérer selon ce même modèle blanc de type dit «caucasien·ne». Un effet renforcé par l'utilisation des filtres qui amèneraient à une standardisation des corps et visages. Vous avez dit diversité?

La question à se poser alors, c'est : comment favoriser l'accès à ces comptes plus positifs et inclusifs? Question d'algorithmes, nous direz-vous (vu que vous avez dévoré la fiche 1 - Tu veux un cookie ?). Et oui, d'autant plus que nous allons nous rendre compte dans le point suivant que ceux-ci ne sont pas tout à fait neutres, à partir du moment où ce qui est considéré comme neutre est le masculin blanc.

NEUTRES, LES ALGOS?

Les débuts des recherches sur l'intelligence artificielle datent de 1956. Ce sont principalement des chercheurs blancs qui les ont menées. Les algorithmes ne sont pas racistes ni sexistes en tant que tels, mais le fait qu'ils aient été entraînés sur des images représentant des hommes blancs, et uniquement ce groupe démographique, rend leur fonctionnement discriminatoire. Les personnes qui les développent y diffusent leurs préjugés inconscients.

Pas étonnant dès lors de constater que les algorithmes, encore aujourd'hui, donnent de meilleurs résultats sur des visages masculins que sur des visages féminins,

sur des visages clairs que sur des visages foncés. Ainsi, en 2021, l'algorithme de Facebook confondait des hommes noirs avec des singes. Il est en réalité impossible de séparer le social du technique. Les algorithmes utilisés aujourd'hui ne prennent pas de décisions éthiques, mais mathématiques. Il n'y en a aucun pour définir ce qui est juste. Si elles sont censées représenter et servir l'avenir, les intelligences artificielles intègrent notre histoire, y compris ses pages les plus sombres. Les machines se basant sur les représentations inégalitaires du passé et le monde s'éduquant via ces machines, on comprend assez vite dans quel cercle vicieux l'on peut s'emprisonner, empêchant ainsi tout progrès social.

Un bon exemple est celui du peu de diversité qu'offrent le cinéma et la télévision. D'aucun·e rétorquent : «Oui, mais la société est comme ça, ce n'est qu'un reflet de celle-ci». Peut-être, mais pourquoi ne pas un peu booster ces représentations virtuelles pour que la société réelle se diversifie à son tour et soit plus inclusive ? Pour rappel, le racisme est institutionnalisé et systémique, ainsi que le sexisme. En fait, les représentations ne sont pas une histoire de potentielle vexation de la part de minorités. Pour les jeunes, il est important d'avoir accès à un monde virtuel qui leur propose des modèles auxquels s'identifier, des modèles qui leur ressemblent, et qui légitiment simplement leur place dans la société. Comment évoluer et grandir sereinement dans un monde servi par des outils numériques qui renient votre existence? Ou la dénigrent en la relayant à l'arrière-plan, aux seconds (voire aux mauvais) rôles ?

Qu'ils soient utilisés à des fins commerciales ou de surveillance étatique, les algorithmes creusent chaque jour le fossé des inégalités sociales. La question serait dès lors de savoir comment rendre les algorithmes plus empathiques. En attendant, voyons comment l'on peut nous-mêmes reprendre le pouvoir sur nos outils numériques pour bénéficier d'une vision du monde plus diversifiée.

SORTIR DE SA BULLE

Revenons à nos algorithmes. On l'a compris: nos données personnelles sont utilisées à des fins mercantiles. Mais les conséquences ne se font pas sentir que sur le plan de la vie privée ou de la consommation. Ce dont les jeunes ont peut-être moins conscience, c'est que l'exploitation de nos données a également une incidence sur la manière dont nous percevons le monde.

A l'assertion «Grâce à Internet, j'ai une meilleure vision du monde», ils ont tendance à se positionner favorablement. S'il est vrai que dans la vie réelle, nous allons peu opérer ce mouvement d'ouverture spontané (car oui, «qui se ressemble s'assemble»), il est pourtant pertinent de se prêter à cet exercice sur les réseaux sociaux. Il s'agit alors de faire découvrir aux jeunes des contenus militants (féministes, écolos, anti-racistes, body positive, etc.) et leurs opposés (comptes de masculinistes, d'extrême-droite, etc.). Il est plus qu'intéressant de leur faire comparer les arguments de ces contenus et les faire dialoguer virtuellement, ou encore, d'observer combien de temps ou de clics, l'algorithme peut prendre pour glisser d'une idéologie à l'autre.

En fait, les réseaux sociaux sont un formidable espace de visibilité pour tout qui peut les utiliser avec discernement.. Des médias très en vogue comme des pure players (médias créés pour et sur Internet) favorisent particulièrement une certaine libération de la parole - notamment sur des sujets intimes et sensibles : la sexualité, l'identité, des vécus difficiles, etc. Les personnes s'y expriment face caméra, visage découvert; elles sont ancrées et assument totalement leurs propos. Le mouvement #MeToo et le féminisme en général n'y sont certainement pas étrangers. Le fait de témoigner sur Internet

est peut-être également plus simple que face à un public physiquement présent. Sans doute là aussi, l'effet cockpit (voir fiche 7 - le loup, la chèvre et le chou) opère, mais inversement. A voir ce qu'il en est réellement au moment de la découverte des commentaires laissés sous la vidéo.

MAUVAIS GENRE

Aujourd'hui, les médias sont un reflet de la société et la société est un reflet des médias, dans cette même mécanique vicieuse dont nous parlions au début. Ainsi, les réseaux sociaux sont un terrain favorable à la circulation et à la prolifération des stéréotypes de genre et des comportements sexistes.

Leur modèle économique se base sur l'économie de l'attention, et met en avant les publications qui suscitent la polémique, ce qui renforce la polarisation de la société numérique et réelle (voir la fiche 8 - Coïncidence?). Un monde où tout doit être rapide et rentable laisse en effet peu de place à la nuance : il faut rapidement choisir son camp et les idées courtes y sont légion. On imagine dès lors les conséquences que ces mécanismes peuvent engendrer: rejet, discours de haine, cyberharcèlement, notamment chez les femmes.

Un petit détour sur Twitch, plateforme de «livestreaming» très fréquentée par les jeunes, et l'on se retrouve vite confronté-es à des comportements misogynes très violents. Les «streameuses» y sont sexualisées, agressées et menacées verbalement, moquées, harcelées. Elles doivent parfois avoir recours à d'ingénieuses techniques de camouflage pour dissimuler leur genre lorsqu'elles jouent. Twitch ferme les yeux sur ce harcèlement, lorsqu'il provient de créateur-ices influent-es. La plateforme n'investit pas dans la modération, qui est à la charge des streamer-euses.

C'est initialement un réseau social de gaming, ce qui pourrait expliquer cette virulence à l'égard des femmes, même si on la retrouve dans tous les médias. C'est un exemple concret du continuum qui démarre avec les stéréotypes de genre «les jeux vidéo, c'est pour les mecs !», et qui se poursuit par du rejet et se termine par des messages haineux et du harcèlement. Une idée reçue absurde, quand on sait qu'à la base, il s'agit d'un divertissement familial mixte, et qu'aujourd'hui la majorité des personnes qui jouent à des jeux vidéo sont des femmes.

Le harcèlement des gameuses et streameuses est un exemple particulièrement violent du sexisme qui peut s'opérer sur les réseaux sociaux, mais il peut prendre des formes plus ordinaires et sournoises et ce, dans tous les médias: les dessins animés et la promotion pour des jouets genrés (notamment les figurines des valeureux héros masculins et blancs) la publicité en général et le marketing genré, les stéréotypes de genre au cinéma et la vision «male gaze» encore présente dans certains films (devant et derrière la caméra; dans l'écriture et la réalisation), les plateaux télé où règnent les hommes blancs, sans parler des nombreux comptes de masculinistes qui propagent la culture du viol, camouflée en technique de drague pseudo-bienveillante. Bien sûr et heureusement, les mentalités changent. Les séries, notamment, sont aujourd'hui une safe place pour le progressisme. On y fait la part belle aux représentations diversifiées, on y respecte les personnes LGBTQIA=+, on y dénonce le racisme, la grossophobie, et toute forme de rejet, on y libère la parole. Mais certain-es voient ces évolutions comme une menace, «attention aux dangereux wokes», clameront quelques médias.

Pas étonnant, dans cette société polarisée, où l'on finit par nous demander de choisir notre camp entre les «on ne peut plus rien dire» de droite et les «islamo-bisounours» de gauche. Pourtant, la place faite à la diversité et aux minorités ne devrait-elle pas être un enjeu collectif, une thématique citoyenne à aborder avec réflexion, temps, nuance et discernement tout simplement?

On parlait de Male Gaze: Le Male gaze ou «regard masculin», est un concept théorisé en 1975 par la critique de cinéma et réalisatrice anglaise Laura Mulvey. Le concept de Male gaze désigne le fait que le regard masculin hétérosexuel nous est imposé par la culture dominante, à travers le cinéma, les jeux vidéo, la publicité, la littérature... Produit de notre société patriarcale, ce regard transforme les femmes en objets de désir.



E.R. : Ultra Vagues - www.ultravagues.com